

Parmi les livres : la Russie de Poutine

Eugène Berg

Diplomate et écrivain ; a été en poste au Mexique, en Allemagne et en Afrique ; il enseigne les relations internationales. Dernier livre : *La Russie pour les Nuls* ; Éditions First, 2016, 495 pages.

Les livres sur le maître du Kremlin, comme sur la Russie ne tarissent pas, comme si chacun voulait dévoiler un aspect encore inconnu du personnage, mi-sphinx, mi-homme, et scruter ce que sont les objectifs réels de la « Nouvelle Russie ». Bien qu'il semble encore prématuré d'évaluer les conséquences concrètes sur les relations entre Washington et Moscou résultant de l'élection de Donald Trump, ce véritable événement ne rend que plus intéressant l'étude du fait russe.

La diplomatie russe a déployé au cours de l'été 2016 tout son savoir diplomatique en faisant bonne figure lors du G20, en accentuant son engagement militaire en Syrie, à Alep, au point de susciter un nouvel accès de fièvre internationale ; épisode trop récent pour avoir été analysé dans les divers ouvrages analysés ci-dessous. Signalons, en passant, que l'économie russe s'est avérée beaucoup plus résiliente que prévue puisqu'au lieu de la chute de 1,6 % du PIB prévue cette année, celle-ci devrait atteindre - 0,6 à - 0,7 % (et une reprise de + 1,1 % en 2017, prévisions FMI d'octobre) et que la Russie a gagné onze places dans l'indice *Doing Business* de la Banque mondiale en se hissant à la 40^e place.

Interrogations sur Vladimir Poutine

Vladimir Poutine, Première personne

Au tout début de l'année 2000, alors qu'il n'était que Président par intérim (les élections présidentielles eurent lieu en mai), Vladimir Poutine, qui n'était encore qu'un inconnu, accorda un long entretien à trois journalistes qui scrutèrent les facettes de sa personnalité et lui firent décrire les étapes de sa carrière, dévoiler ses traits de caractère, ses méthodes de pensée et d'agir. Cette « confession » publique fut la première et la dernière à laquelle se livra le futur *leader* national. Curieusement, elle n'avait encore jamais été traduite en français ; voilà qu'elle l'est depuis juin 2016 ⁽¹⁾. Beaucoup des confidences figurent dans ce document hors

(1) Natalia Guevorkian, Natalia Timakova et Andreï Kolesnikov (traduction de Ksenia Bolchakova) : *Vladimir Poutine - Première personne* ; Éditions So Lonely, 2016 ; 210 pages.

pair où Vladimir Poutine se livre comme il est, parfois net et brutal, souvent habile, mais toujours avec méthode et attention. Elles ont été reproduites dans les multiples biographies ou ouvrages qui lui furent consacrés. C'est l'ensemble qui vaut la peine d'être lu, car il nous révèle comment un petit « voyou des rues », comme il s'est nommé, est parvenu en l'espace de quelques années à se hisser aux sommets du pouvoir et s'y maintenir avec un taux de popularité qui n'est jamais descendu au-dessous des 60 % et qui, depuis 2014, s'est constamment maintenu autour des 85 % ou plus ! Parmi les personnes les plus proches qu'il nomma en 2000, on retrouve pratiquement tous les membres de son premier cercle, Dima Medvedev, Nikolai Patrouchev, chef du Conseil national de sécurité, Igor Ivanov, chef de son administration présidentielle, Alexei Koudrine, redevenu récemment chef adjoint de son comité d'experts économiques, Igor Setchine, président de Rosneft, qui passe pour être le chef de file des *siloviki*.

Par bribes, Vladimir Poutine nous livre des pans de son idéologie politique. À l'époque, il jugeait que la Russie était une partie de la culture européenne occidentale, mais que si on l'écartait de cette aire civilisationnelle, elle devrait se tourner vers l'Asie et ses partenaires d'Asie centrale. Il n'excluait pas une adhésion à l'Otan, si celle-ci se transformait en une tout autre organisation, non plus orientée vers l'endiguement de la Russie. Il s'explique longuement sur le sens de son action brutale décisive menée en Tchétchénie en septembre 1999 pour laquelle Boris Eltsine lui laissa entière liberté ; bien d'autres responsables attendant qu'il s'y casse les dents. Puis interrogé sur les hommes historiques qu'il apprécie le plus (en dehors de la Russie où il place Pierre le Grand au premier rang), il n'hésite pas à mentionner Napoléon Bonaparte (rires) puis de Gaulle, suivi assez curieusement de Ludwig Erhard, admirant le pragmatisme du « père du miracle économique allemand ». Plus de seize ans après ces révélations, si bien des conditions ont changé, en Russie et dans le monde, et si l'homme a acquis une réelle étoffe, on comprend mieux maints traits de caractère de ce serviteur de l'État *gosudarstvennik*, de ce patriote, au caractère bien trempé, parfois obstiné, qui a prouvé qu'il collait bien aux besoins et aspirations de la Russie d'aujourd'hui.

Que veut Poutine ?

S'interroge Jean-Robert Jouanny, ancien élève de l'ENA et du *MGIMO* (Institut d'État des relations internationales de Moscou) qui enseigne la civilisation *post-soviétique* à Sciences Po Paris ⁽²⁾. C'est armé de ce bagage qu'il prétend répondre à la question qu'il pose dès les premières lignes de son livre : « Personne ne comprend les forces qui le meuvent ». Il y répond quelques pages plus loin en écrivant que « l'affirmation de la puissance russe masque en réalité d'immenses fragilités. La Russie de Poutine se sent menacée : la rhétorique est défensive. On crie à la forteresse assiégée, on met en garde contre la « cinquième colonne »... ; on voit

(2) Jean-Robert Jouanny : *Que veut Poutine ?* ; Seuil, 2016 ; 172 pages.

une série d'affirmations maintes fois proférées au cours des décennies, qu'apportent-elles réellement à la compréhension de la Russie actuelle ? Poursuivant dans cette veine, il indique que la Russie est travaillée par des identités concurrentes et des forces centrifuges ; les héritiers des slavophiles peinent à cristalliser une introuvable identité russe, là où leurs homologues occidentalistes culpabilisent la Russie en stigmatisant son arriération. Éternel débat qui n'a cessé de traverser la société russe depuis un siècle et demi, mais doit-on en conclure que la Russie, comme l'âne de Buridan, ne sachant quel chemin emprunter, s'est figée à l'arrêt dans la contemplation de son être. Car elle avance, en définitive, après avoir éprouvé tant de drames, essuyé tant de chocs qui l'ont durement éprouvée comme peu de pays depuis la fin du XIX^e siècle.

Puis Jean-Robert Jouanny assène un jugement qui paraît sans appel : « Le chef du Kremlin n'a que peu d'idées personnelles ». Comme s'il n'était que la marionnette des *siloviki*. Et de poursuivre : « Il n'est ni un intellectuel, ni un idéologue », comme si ces qualités étaient requises pour gouverner. Donald Trump les possède-t-il ? C'est un intuitif et un tacticien qui capte les humeurs et a érigé le court terme en stratégie ; il n'a pas de plan d'ensemble, ni même de vision intégrée du monde. Voilà le point essentiel qu'il convient de discuter. En creux cela veut dire que ses homologues occidentaux, eux, sont des stratèges munis de visions à long terme. Si cela était vrai on s'en serait aperçu ! À la vérité peut-on vraiment imputer à Vladimir Poutine de ne pas avoir de message personnel, ni d'idéologie propre. La Russie n'est plus l'URSS, elle a des intérêts nationaux et les défend ; pourquoi vouloir qu'elle ait une idéologie, à l'instar de la Chine ou de la Corée du Nord ? Peut-on vraiment qualifier sa politique étrangère d'opportuniste et d'intuitive, qui ne résulte que d'une succession de « bons coups », plutôt que de la réalisation patiente et minutieuse d'un grand projet.

À peine ces lignes ont-elles été écrites que l'auteur décrit par le menu les quatre variables de l'action extérieure russe qui semblent bien constituer un corps doctrinal. Le monde est en proie à un choc des civilisations dans lequel la Russie doit affirmer sa propre voie vers la modernité. Dès lors que les relations internationales sont assimilables à un état de nature où seule la force prévaut, le pays doit être en alerte constante pour organiser sa défense. L'auteur se livre à une description détaillée de cette politique russe beaucoup plus articulée qu'il ne veut bien l'admettre avant de livrer sa véritable pensée. De même que la perte de l'Alsace et de la Lorraine avait créé ce qu'en 1959 l'historien Claude Digeon a appelé une « crise allemande de la pensée française » ; les États européens sont comme traversés par une « crise russe de la pensée européenne » : la prise de la Crimée nous renvoie, en miroir, aux incertitudes de nos projets de société, à notre pusillanimité sur la scène internationale, et, en définitive, à la hantise de notre déclin ». Au final, l'auteur se livre ici à d'intéressantes réflexions prospectives, se demandant d'où proviendra le renouveau attendu en Russie. Des *siloviki* ? Des jeunes ? Des classes moyennes ? Des oligarques ? Ou de la Russie profonde ?

Comment Poutine change le monde

Jean-François Bouthors ⁽³⁾, poursuit la réflexion de Jean-Robert Jouanny. L'ancien correspondant de *La Croix*, au moment de l'effondrement du bloc soviétique, développe une thèse qui ne manque pas de justesse par maints côtés mais qui fait preuve d'un certain angélisme. Il écrit que l'Occident, enivré par sa victoire sur le communisme, n'a rien fait pour tenter d'orienter la Russie vers d'autres voies et l'arrimer au monde libéral et démocratique, au moment où s'offrait une chance historique d'éviter qu'elle ne s'installe de nouveau comme une alternative à l'Occident ; il critique donc cette cécité de l'Occident. Mais pouvait-on prendre la vaste Russie, qui avait subi une série de traumatismes en un temps resserré, du retrait de l'Afghanistan à la thérapie de choc de 1992, sans parler du bombardement du Parlement d'octobre 1993, pour une frêle nacelle qu'il suffisait de ramener au port ? Elle avait ses intérêts qui ne furent pas vraiment pris en compte, son expérience historique demeurerait différente de celle de l'Occident, et l'effondrement de l'État soviétique avait créé un vide qu'il fallait combler. Jean-François Bouthors expose d'ailleurs toutes les difficultés qu'a dû traverser la nouvelle Russie depuis le 1^{er} janvier 1992. C'est par rapport à cette époque de rabaissement qu'il convient de lire les événements postérieurs à 2000, lorsque, écrit-il, « il en allait des intérêts stratégiques de la Russie de reconquérir le terrain perdu ». Cependant, ce retour de la Russie présente pour l'auteur un réel danger, car elle revient sans avoir été guérie des maux du soviétisme. La nouvelle Russie est non seulement darwinienne mais frappée d'une tendance paranoïaque à laquelle il faut résister.

Ce faisant, Jean-François Bouthors est amené à caricaturer quelque peu la réalité en réduisant le comportement de Vladimir Poutine au rapport de forces, comme si une seule et unique question lui importait, de savoir qui est le plus fort. Observons tout d'abord qu'il en est ainsi des États-Unis et bientôt de la Chine, sans prendre en compte l'Inde. Il est difficile à un géant planétaire de se comporter en micro-État mais surtout c'est réduire la politique extérieure russe à une seule et unique variable, même si elle paraît la plus importante. Vladimir Poutine, c'est son talent, joue sur plusieurs claviers, celui de la séduction, de la solidarité slavo-orthodoxe, de la défense des valeurs, de l'intérêt commun (sans l'appui de la Russie où en serait l'Arménie face à une Turquie sans complexe ; sans Moscou, quel serait le face-à-face entre le Kazakhstan et la Chine ?). Pour preuve du caractère un peu excessif de l'analyse de l'auteur, il n'y a qu'à relever la façon dont il décrit la volonté russe d'étendre sa juridiction sur le plateau continental au-delà des 200 milles nautiques conventionnels, comme s'il s'agissait d'une prétention non fondée ! Or, la Norvège a bien étendu sa juridiction dans l'Arctique et la France a obtenu un élargissement de son plateau continental d'une superficie de 590 000 km². Il ne s'agit que de l'application de règles prévues par la Convention sur le droit de la mer de 1982 ! Mais dès qu'il s'agit de la Russie, ce serait la preuve de sa volonté irrépressible d'étendre partout son territoire ! Cependant, elle ne cherche, comme tout

(3) Jean-François Bouthors : *Comment Poutine change le monde* ; Les Nouvelles Éditions François Bourin, 2016 ; 144 pages.

membre de l'ONU, qu'à faire valoir ses droits comme le font le Danemark, le Canada, conformément au droit de la mer.

Dans *La Guerre des mondes* ⁽⁴⁾, Mathieu Slama, qui intervient dans différents organes de presse, cherche à expliquer en quoi les conceptions russes et occidentales divergent sur bien des points, ce qui produit l'actuelle collision entre ces deux ensembles géopolitiques. Au libéralisme, parfois débridé de l'Occident, la Russie oppose la tradition, l'attachement aux valeurs familiales, un certain conservatisme ; à l'universalisme libéral, elle met l'accent sur la souveraineté, une conception qui ne passait pas toujours en Europe, mais qui avec le *Brexit* est redevenue plus lisible. Il en est de même de l'euroscepticisme de Vladimir Poutine que l'on se plaisait à brocarder : désormais sa petite musique est plus audible. Il ne convient pas seulement de s'en tenir à ces déclarations mais se de rendre compte aussi que la Russie n'a pas vraiment intérêt à ce que l'Europe, l'UE, s'affaiblisse, car celle-ci représente son principal débouché, et qu'elle y perdrait un interlocuteur dont elle ne peut se passer, pour éviter d'être coincée entre les États-Unis et la Chine. Cependant, Mathieu Slama pousse trop loin ses analyses en jugeant, *in fine*, qu'entre la vision de Poutine et celle des Occidentaux, ce sont deux mondes idéologiquement hermétiques qui s'affrontent. Ce fut le cas durant la guerre froide mais cela ne l'est plus.

Poutine, une vision du pouvoir

Sous ce titre ⁽⁵⁾, Herbert Seipel, le seul journaliste occidental qui ait accompagné Vladimir Poutine au cours des cinq dernières années, signe un portrait ciselé de la personnalité du *leader* national russe, et il expose, vu de l'intérieur, les motivations de sa politique extérieure. Des premiers pas de Poutine en 1990 à la mairie de Saint-Petersbourg, à son arrivée au Kremlin en 1996, puis son élection en mars 2000, c'est un parcours assez exceptionnel qu'il décrit, sans livrer trop de détails inédits, mais en introduisant déjà ce qui constitue une des clefs de la longévité et de la popularité de Poutine. Son efficacité, sa discrétion, sa capacité à se fondre parmi ses auditoires ou interlocuteurs, son comportement somme toute discret, sa forme physique, son style direct et familier, sa façon d'apparaître comme les Russes veulent qu'il soit, son patriotisme, l'attachement aux valeurs traditionnelles, à l'Église orthodoxe, sa façon de prendre l'histoire russe, globalement faite d'ombres, mais de lumières surtout. Tous ces traits de caractère et convictions solidement ancrés, maintes fois analysés, nous touchent de près grâce aux confidences savamment distillées au fidèle journaliste allemand qui a su entrer dans le cercle des proches de Vladimir Poutine.

C'est à partir de l'été 2013 où tout a commencé à basculer entre la Russie et l'Occident que le récit fort détaillé et souvent personnel d'Hubert Seipel s'anime.

(4) Mathieu Slama : *La Guerre des mondes* (réflexions sur la croisade idéologique de Poutine contre l'Occident) ; Éditions de Fallois, 2016 ; 126 pages.

(5) Hubert Seipel (traduction de Claude Haenggli) : *Poutine : une vision du pouvoir* ; Éditions des Syrtes, 2016 ; 364 pages.

Tout s'accélère en effet : accord sur le désarmement chimique syrien, asile accordé au lanceur d'alerte Snowden, bouderie de Barack Obama lors du G8 de Saint-Pétersbourg, sur fond d'un appel au *boycott* de la cérémonie d'inauguration des JO d'Hiver, en février 2014, au moment même où la violence redoublait sur la place Maïdan. On est plongé littéralement dans le processus de décision russe durant ces journées décisives du 20 au 22 février qui se sont achevées par le départ d'abord vers Kharkov, puis son exfiltration vers la Russie par un commando russe, du président Ianoukovitch. Bien des points demeurent inexpliqués comme l'identité des tireurs d'élite postés sur les toits dont les mêmes balles ont abattu simultanément les *Berkout* ukrainiens. De même, il convient de s'interroger sur l'instrumentalisation des manifestants de Maïdan, dont certains étaient déterminés à prendre d'assaut le siège de la *Rada* et le palais présidentiel ; ce qui accrédite la thèse russe du coup d'État. Tout le reste est du même acabit, rattachement-annexion de la Crimée, guerre dans l'Est de l'Ukraine, Accords de Minsk I et II.

Vladimir Poutine n'a jamais dissimulé sa crainte de l'unilatéralisme américain, le fait que le bouclier antimissile était en fait déployé contre la Russie, il s'est toujours opposé à l'expansion de l'Otan à l'Est et le non-respect des intérêts nationaux russes. Malheureusement le livre s'achève en mai 2015 et ne traite pas de l'engagement russe en Syrie. Nous aurions aimé connaître le fond de la pensée du maître du Kremlin sur la visée à long terme de la Russie dans cette partie du monde, sur l'avenir de la Russie, du Kurdistan, du jeu turc. Mais le livre d'Hubert Seidel est suffisamment riche et attrayant comme cela. Il complète très utilement la plupart des ouvrages écrits récemment sur Poutine, sujet décidément inépuisable.

Une nouvelle Russie a émergé

Un Printemps russe

Français qui réside et travaille en Russie, comme chef d'entreprise, Alexandre Latsa livre une tout autre image de la Russie que les précédents ouvrages ⁽⁶⁾. Il prend acte du traitement systématiquement négatif de la Russie dans les médias français et occidentaux : corruption, guerres dans le Caucase, atteintes aux droits de l'homme, opposition politique interdite, attentats à Moscou, discothèques qui brûlent, démographie qui s'effondre, minorités sexuelles menacées... Comme si les médias occidentaux se plaisaient à ne retenir et à amplifier les traits les plus négatifs du pays. Même lorsque la Russie a fait bouger les lignes en Syrie contre ce danger pour la France qu'est l'Émirat islamique, les médias s'en prennent au Kremlin qui serait une menace pour la paix et la sécurité, lui reprochant de cibler toute l'opposition armée à Bachar el-Assad et non le seul *Daech*. Ce traitement médiatique n'est pas le fruit du hasard. Il est en réalité l'une des facettes de la campagne menée contre la Russie renaissante. Cette campagne monte en intensité au même rythme que le

(6) Alexandre Latsa : *Un Printemps russe - Vers un renouveau de la Russie ?* ; Éditions des Syrtes, 2016 ; 310 pages.

réveil russe bouscule l'agenda voulu par une partie des élites occidentales souhaitant imposer à la Russie, comme à l'Afrique ou l'Amérique du Sud, une occidentalisation forcée. En somme, on reproche à la Russie de ne s'être pas comportée comme un pays européen, ce qu'elle n'a jamais été au cours de son histoire millénaire.

Pour Alexandre Latsa, la France, avec d'autres pays (Italie, Grèce, Chypre, Autriche), pourrait œuvrer à briser cette dynamique qui l'engage sur une trajectoire périlleuse. Car c'est cela qu'il importe de garder en mémoire par rapport à 1998-1999, quand la Russie était frappée par une grave crise financière, en proie à la tentative de sécession islamiste tchétchène ou aux velléités d'indépendance des différentes baronnies régionales, professionnelles et mafieuses. Depuis, sous l'emprise forte et décidée de Vladimir Poutine, la Russie a effectué une véritable renaissance dont les nombreux indices sont toujours présents, malgré la crise économique qui la frappe depuis la fin 2014. Le modèle sociétal russe, plus axé sur l'intégration aux groupes, à la famille, aux valeurs traditionnelles, dont l'auteur décrit maints aspects, comporte bien des variétés et des espaces de liberté qu'il convient de prendre en compte. De même, il convient de mieux comprendre les intérêts nationaux de la Russie et ne pas voir dans chacun de ses gestes une volonté expansionniste et agressive. Peut-on souhaiter une Russie faible, lorsque le plus vaste pays du monde est bordé par tant de zones instables, en conflits plus ou moins ouverts (Caucase, bassin de la Caspienne, Asie centrale...). Au-delà des dissensions actuelles, ce sont de nouveaux ponts qu'il convient de construire avec la Russie, un demi-siècle après le voyage historique du général de Gaulle en « Russie soviétique ».

Être opposant dans la Russie de Vladimir Poutine

Directrice d'études à l'EHESS, Françoise Daucé ⁽⁷⁾ aborde un sujet délicat et controversé. Depuis la chute de l'URSS, la Russie n'a connu qu'une brève expérience du pluralisme politique du début des années 1990 jusqu'à octobre 1993. Le pays s'est ensuite engagé dans une trajectoire de reflux démocratique. Avec l'élection de Vladimir Poutine à la présidence russe en 2000, l'emprise du pouvoir sur la scène politique s'est accentuée, excluant les partis d'opposition dits « hors système » de la vie parlementaire. Privés de représentation, comment les opposants politiques, dont l'éventail est fort large allant des monarchistes aux nationalistes bolcheviques de Limonov, peuvent-ils faire entendre leur voix dans la Russie d'aujourd'hui ? Comment s'organisent-ils collectivement pour intervenir dans la vie publique hors du cadre des partis ? Quelles sont les ressources dont ils disposent ? Quelles sont les menaces qu'ils encourent ?

Autant de questions auxquelles Françoise Daucé répond en examinant les nouvelles formes de militantisme dans la Russie contemporaine, leur articulation aux revendications locales et quotidiennes, et leur usage des nouvelles technologies de l'information. Rappelons qu'en Russie, il y a plus de 60 millions d'internautes.

(7) Françoise Daucé : *Être opposant dans la Russie de Vladimir Poutine* ; Éditions Le Bord de l'eau, 2016 ; 160 pages.

À la lumière des manifestations de l'hiver 2011-2012 apparaissent tant l'inventivité civique dont font preuve les militants russes pour contourner les contraintes que les limites politiques de leur action collective. Cette enquête sur les militants d'opposition en Russie est l'occasion d'une réflexion sur la mise à distance des partis dans les systèmes politiques contemporains, sur les conséquences de leur affaiblissement, voire de leur disparition. Les leçons politiques du cas russe sont certes spécifiques à ce contexte national, mais elles illustrent les difficultés pesant sur les partis dans d'autres espaces européens où leur rôle est souvent négligé. À partir du cas russe, c'est donc au fond à une réflexion sur le rôle des partis politiques dans le monde actuel dont il s'agit.

Le Rapport Nemtsov : Poutine et la guerre

Avant d'être assassiné, le 28 février 2015, sous les murs du Kremlin, Boris Nemtsov ⁽⁸⁾ avait bouclé la rédaction de son rapport sur l'annexion de la Crimée et l'intervention armée en Ukraine, poursuivant son travail d'investigation menée de longue haleine contre le régime de Poutine. L'ancien gouverneur de Nijni-Novgorod et vice-Premier ministre de Boris Eltsine s'attaquait de longue date à la corruption et à la criminalité qu'il faisait remonter au plus haut niveau de l'État, qu'il situait au cœur du système clanique qui, à ses yeux, dirige la Russie. Au travers des événements ukrainiens à propos desquels toute vérité n'a pas été faite, Boris Nemtsov perçoit ce qui constitue pour lui l'essence du pouvoir russe, à savoir son nationalisme, son aspect revanchard et militariste. De tels propos se doivent cependant d'être remis dans leur contexte et relativisés, car comment nier que le retour de la Crimée dans la mère patrie a provoqué chez l'immense majorité du peuple russe de forts élans patriotiques et une véritable ferveur. Comme l'a écrit Fiodr Ziouganov, un des plus fins analystes de la politique extérieure russe, ce retour de la Crimée a marqué la fin de la période *post-soviétique*. La Russie qui avait accueilli, sans enthousiasme aucun ni émotion, la fin de l'URSS a trouvé avec cet épisode une occasion de célébrer son retour dans l'histoire, fut-ce pour certains esprits au mépris de ses engagements internationaux. Aussi confiner les Russes à une mentalité d'assiégés, minés par la peur, le mensonge, paraît excessif. La thèse de Boris Nemtsov paraît simple. C'est pour gonfler sa cote de popularité déclinante que Vladimir Poutine a orchestré le cycle des événements qui se sont déroulés à partir du refus de Ianoukovitch de signer le traité de coopération avec l'UE.

Les réseaux du Kremlin en France

Professeur en études russes, soviétiques et *post-soviétiques* à l'université de Rennes 2, spécialiste des rapports entre culture, société et pouvoir en Russie, Cécile Vaissie s'est livrée à une enquête fouillée sur les diverses organisations,

(8) Boris Nemtsov (traduction de Polina Petrouchina) : *Le Rapport Nemtsov : Poutine et la guerre* ; Solin/Actes Sud, 2016 ; 208 pages.

réseaux d'influence, associations, comme sur les hommes politiques, les *leaders* d'opinion ou intellectuels qui, à ses yeux, relaient la parole (ou la propagande) du Kremlin ou s'en font les porte-parole ⁽⁹⁾. Il s'agit d'un tableau fort riche, qui s'appuie sur une documentation fouillée, provenant de diverses sources. Dans cette toile aux multiples ramifications figurent à la fois des personnalités proches de Vladimir Poutine, comme Vladimir Yakounine, l'ancien patron des chemins de fer russes qui copréside, avec le député des Français de l'étranger Philippe Mariani, le Dialogue franco-russe, association créée à ses débuts avec le parrainage du président Chirac, russophile s'il en fut. D'autres responsables français, qu'elle cite, présentent des parcours plus divers. Aux côtés de personnalités de la droite extrême on y trouve Jean-Pierre Chevènement, chargé par l'Élysée de suivre la coopération franco-russe, comme le fait Jean-Pierre Raffarin avec la Chine. Comme si tout ce qui contribue à une meilleure compréhension et une coopération accrue entre la France et la Russie était suspect par nature. Qu'il y ait des dissonances, voire des oppositions prononcées entre Paris et Moscou sur la Crimée et l'Ukraine, personne ne le niera ; mais de là à dénoncer tous les bâtisseurs de ponts entre les deux pays comme des agents d'influence ou sous influence paraît démesuré.

Cela dit, l'ouvrage de Cécile Vaissié est solidement documenté et balaye bien les milieux officiels, semi-officiels, privés ou même confidentiels. Que l'on dénonce « les réseaux russes des Le Pen » est une chose, que l'on s'en prenne à certaines convergences « rouges brunes » en est une autre, mais que l'on accuse tous ceux – la palette est fort large – qui s'intéressent de près à la Russie d'être solidaires de toute la politique de Vladimir Poutine ou des insuffisances russes en est une autre. Cécile Vaissié s'en prend à titre d'exemple à l'idéologie eurasiatique d'Alexandre Douguine, dont nous avons analysé l'œuvre dans un précédent numéro de la *RDN* ⁽¹⁰⁾, dont elle fait l'idéologie quasi officielle du Kremlin ; ce qui paraît bien excessif, l'intéressé ayant été démis, pour ses outrances, de sa chaire de sociologie à l'Université de Moscou. Certes, il y en a des imaginaires autour de la Russie, mais il en est bien d'autres avec Israël, par exemple. Certes, les anciens du *KGB*, les belles et jeunes épouses russes, les rêves de gloire et de pouvoir, les proclamations de princes ou de comtes dont les ancêtres ont marqué de leur empreinte l'histoire de la Russie, quelques danseuses de surcroît et bien sûr de l'argent, tout cela forme une belle salade russe arrosée de la meilleure vodka.

Géopolitique de la Russie, la Russie et le monde extérieur

La Russie et l'Occident, une guerre de mille ans

Ancien directeur-rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*, Guy Mettan qui dirige le club suisse de la presse, exerce les fonctions de député et a été président du

(9) Cécile Vaissié : *Les réseaux du Kremlin en France* ; Les Petits Matins, 2016 ; 392 pages.

(10) *Revue Défense Nationale*, n° 773, octobre 2014.

Grand Conseil de Genève. Il s'est attelé à un sujet délicat mais essentiel, en sondant les sources profondes, historiques, religieuses, culturelles, mentales permettant d'expliquer cette sorte d'impossibilité entre l'Occident et la Russie de réellement se comprendre, comme le signale le sous-titre de son livre encore plus incisif « La russophobie de Charlemagne à la crise ukrainienne » ⁽¹¹⁾. Ce thème, relativement classique, a été abordé maintes fois, notamment par Dostoïevski, dans son *Journal d'un écrivain*, et a alimenté le débat, jamais achevé entre slavophiles et occidentalistes. Le mérite de Guy Mettan est qu'il analyse l'ensemble des relations Russie-Occident en remontant aux origines du schisme de 1054 entre catholicisme et orthodoxie. Il s'agit là de thèmes théologiques assez pointus, comme celui de la querelle du *Filioque*, à savoir si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (catholiques) ou du Père par le Fils (orthodoxes) ou l'utilisation du pain azyme (hostie). Mais au-delà de ces querelles théologiques, qui ont beaucoup perdu de leur importance, se profile la question politique de savoir qui dirige l'Église universelle, Rome ou Constantinople, l'Église d'Occident ou l'Église d'Orient ? L'archevêque de Rome, le Pape, exerçait-il une fonction souveraine ou ne devait-il pas se borner à convoquer les Conciles et à les présider ?

Au-delà de cet aspect religieux fondateur de la séparation entre les deux Europe, suivant une ligne toujours existante qui va de la Vistule à l'Adriatique, les parties les plus intéressantes de ce livre sont celles où il décrit et détaille les attitudes de la France, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne et des États-Unis à l'égard de la Russie. Le lecteur y trouvera de nombreux rappels de géopolitique (Mackinder, Spykman...), de luttes idéologiques, de différences culturelles. Mais ce faisant il mêle parfois antisoviétisme, russophobie et affrontements traditionnels entre puissances. Il est sûr que durant la période de la guerre froide, il s'est agi principalement d'un affrontement idéologique planétaire ; l'Occident ne s'est pas opposé à l'URSS parce qu'elle était la Russie, mais parce que celle-ci aspirait à une domination du monde et s'efforçait d'étendre le camp socialiste « horizon indépassable ». Mais il n'en demeure pas moins que la russophobie a existé au cours des siècles et persiste toujours. Il s'agit d'un phénomène beaucoup plus profond que la germanophobie, l'anglophobie ou même l'américanophobie, ne disons rien sur l'islamophobie car elle a des racines durables et repose sur de nombreux points de divergence.

La Russie, dès qu'elle a fait irruption sur la scène européenne, à la fin du XVII^e siècle, a fait peur, car elle était une jeune puissance, pas encore « policée », grande, lointaine ; elle paraissait puissante, donc menaçante. Il est indéniable aussi que l'on a sous-estimé l'apport historique de la Russie dans la chute du nazisme hier et le fait qu'elle ait absorbé dans ses entrailles le choc tatar-mongol aux XIII^e et XIV^e siècles qui aurait pu se déverser sur le reste de l'Europe. Cette vision de la Russie comme rempart de l'Occident a d'ailleurs été développée par l'amiral Castex

(11) Guy Mettan : *Russie-Occident, une guerre de mille ans* ; Éditions de Syrtes, 2015 ; 236 pages.

dans un article publié en février 1955 dans la présente Revue, comme le rappelle Jean-Christophe Romer, dans un ouvrage dont nous parlons ci-après.

Plus près de nous, Guy Mettan, en s'appuyant sur bien des ouvrages parus sur Poutine et la Russie n'a pas de mal à montrer comment on s'est évertué à la fabrication du méchant et que l'on a perpétué le mythe de l'ours féroce. Décidément l'image du méchant tsar, d'Ivan le Terrible à Poutine fait florès. Comme si l'Occident devait se forger un ennemi n° 1, après l'*ayatollah* Khomeiny et Saddam Hussein. Diaboliser ainsi l'adversaire n'est pas propice au dialogue, or celui-ci est plus nécessaire que jamais, non seulement pour lutter contre le terrorisme, stabiliser l'Afghanistan, réguler le marché pétrolier ou lutter contre les effets du changement climatique. Même si tout le monde ne fait pas siennes toutes les analyses et opinions de Guy Mettan, la lecture de son livre, dense, est une bien utile contribution au dialogue entre Russie et Occident. Mais soyons en convaincu, il ne s'agit pas de se cantonner au seul dialogue, mais d'agir, bâtir ensemble, coopérer dans de nombreux domaines.

Le « Que Sais-Je ? » *Géopolitique de la Russie* ⁽¹²⁾ sous la plume de Jean-Sylvestre Mongrenier, chercheur à l'Institut de géopolitique, et Françoise Thom, spécialiste de l'Union soviétique, maître de conférences en histoire contemporaine, replace la Russie, un État-monde, dans le temps long et l'immensité de son territoire tout en passant en revue les moyens de sa puissance. Cette présentation générale rappelée, il est caractéristique de noter que les auteurs mettent l'accent sur le projet eurasiatique du pouvoir russe tout en mettant en évidence ce qu'ils appellent le « révisionnisme géopolitique russe et l'opposition à l'Europe ». Tout cela les amène à examiner le tournant de la Russie vers l'Orient, qui se manifeste ces dernières années, par le rapprochement sino-russe qui prend de l'ampleur chaque année avec son engagement accru au Moyen-Orient. Les auteurs s'en tiennent à une vision critique de la Russie qu'ils qualifient de puissance solitaire en raison de ses conceptions anachroniques (annexion de la Crimée). Ils vont jusqu'à qualifier les relations avec les plus proches alliés (Biélorussie et Kazakhstan) « emprunts de méfiance ». Ce raisonnement les amène à souhaiter que ce dispositif géopolitique, largement héritier à leurs yeux du concept soviétique de la forteresse assiégée, en vienne à être ébranlé afin que la Russie cherche à nouveau les voies d'un rapprochement avec l'Occident.

La Russie est-elle « d'Europe » ? Les réponses à ces questions sont multiples, variables en fonction du temps, de l'espace et des hommes. Ainsi commence le très riche et suggestif ouvrage de Jean-Christophe Romer ⁽¹³⁾, professeur des universités à Sciences Po Strasbourg, spécialiste de la politique étrangère et de sécurité de la Russie. Géographiquement, la Russie est à la fois européenne et asiatique, historiquement et

(12) Jean-Sylvestre Mongrenier et Françoise Thom : *Géopolitique de la Russie* ; PUF, 2016 ; 128 pages.

(13) Jean-Christophe Romer : *Russie-Europe : des malentendus paneuropéens* ; L'Inventaire « Les Carnets de l'Observatoire », 2016 ; 212 pages.

aussi culturellement elle a joué un rôle important sur la scène européenne. Trop grande pour être intégrée dans l'UE (même si ce fut envisagé un moment dans certains milieux), mais élément constitutif du continent par d'autres instances multinationales (OSCE, Conseil de l'Europe), la Russie est un acteur européen de premier plan et elle entend bien être reconnue comme telle. Pour aborder cette question complexe dans sa dimension politique et géopolitique, l'auteur propose trois grandes thématiques : les représentations, l'approche par les institutions et le thème de la sécurité.

Depuis Astolphe de Custine, Jules Michelet et Anatole Leroy-Beaulieu, la Russie n'a cessé de fasciner les observateurs européens. Le mérite de Jean-Christophe Romer est de nous en livrer une anthologie forte et suggestive. On découvre ainsi qu'en 1901 le publiciste André Chéradame souhaitait que la France et la Russie alliées soutiennent un Empire austro-hongrois fort et restructuré en une sorte de confédération d'États-nations, afin de faire face au pangermanisme conquérant de Guillaume II. Belle vision : sa mise en œuvre aurait évité les deux guerres mondiales et l'apparition du nazisme. Cette alliance franco-russe est d'ailleurs apparue aux yeux de nombreux analystes, tel Jacques Bainville, dans son ouvrage *Les conséquences politiques de la paix*. Si on cite souvent Samuel Huntington, et son choc des civilisations, qui peut se targuer d'avoir lu l'ouvrage majeur de Nikolaï Danilevski (1822-1885) au titre éloquent : *La Russie et l'Europe*, regard sur les relations politiques et culturelles des mondes slaves et romain-germanique, publié en 1869 ? Développant une vision cyclique d'un monde divisé en civilisations, niant de ce fait toute idée de valeurs universelles, il propose une interprétation biologique de l'histoire. Danilevski aurait ainsi exercé une réelle influence sur Arnold Toynbee, mais aussi sur le suédois Rudolf Kjellen, l'inventeur du mot « géopolitique », proche de Friedrich Ratzel, le père de l'école allemande de géopolitique.

Tout cela pour dire que la Russie a toujours oscillé entre volonté de faire partie de l'Europe, d'y bâtir une « maison commune » (M. Gorbatchev), ou rejet de l'Europe y substituant une solidarité slavo-orthodoxe, ou des aspirations eurasiatiques allant du linguiste Nikolaï Troubetskoï (1890-1938) à Alexandre Douguine. S'il est un homme qui est parvenu à dépasser cette dichotomie, c'est Alexandre Gortchakov qui dirigea la diplomatie russe de 1856 à 1882. Menant une politique réaliste, tout en jouant résolument le jeu européen, il a parachevé la conquête de l'Asie centrale et négocié une partie des traités avec la Chine.

Jean-Christophe Romer décrit par la suite les rapports qu'a entretenus la Russie avec les diverses organisations européennes (CEE puis UE, OSCE, Conseil de l'Europe) et atlantique (Otan), montrant bien que c'est à partir de 1999 (guerre du Kosovo, seconde guerre de Tchétchénie, Sommet de l'Otan d'Istanbul) que s'est effectuée la prise de distance entre Moscou et ses partenaires. La crise ukrainienne est abordée en profondeur. En dépit des fortes disparités des points de vue, le dialogue n'a jamais été rompu et a emprunté trois canaux. Celui du Triangle de Weimar (Allemagne, France, Pologne) qui s'est rendu à Kiev, le 21 février pour

négocier avec Ianoukovytch, n'est peut-être plus aussi efficace qu'il le dit, du fait du net durcissement du nouveau gouvernement polonais vis-à-vis de la Russie qui remet bien des choses en question, comme la thèse de l'accident aérien à l'issue duquel a péri le président Kascynski. Le Format Normandie, configuration diplomatique adoptée pendant la guerre du Donbass, rassemblant l'Allemagne, la Russie, l'Ukraine et la France, qui a abouti aux Accords de Minsk I et II, a prouvé son efficacité. Quant à l'enceinte de l'OSCE, elle semble être devenue l'enceinte d'une « nouvelle guerre froide » ⁽¹⁴⁾, même s'il s'agit d'une vision un peu forcée. Au terme de cette série d'analyses dont nous n'avons donné qu'un aperçu, les questions demeurent sans réponse. La Russie a-t-elle quitté l'Europe ? L'Europe a-t-elle perdu la Russie et pour combien de temps ? Une conclusion qui rejoint largement celle de Jean-Robert Jouanny.

Chine et Russie : quelles stratégies ?

La Fondation Prospective et Innovation a consacré son 9^e colloque, en août 2015, à ce thème, dont les interventions ont été rapidement publiées ⁽¹⁵⁾. Comment, pour faire court, marier le plan du Transsibérien et les routes de la Soie ? À eux deux, Russie et Chine couvrent 18 % des terres émergées, représentent 21 % de la population mondiale et leur PIB combiné en PPA s'en rapprochent. Entre elles les connivences et les complémentarités sont nombreuses et réelles, ne serait-ce que dans le domaine énergétique. Mais les rivalités n'ont pas disparu et pourraient s'accroître dans l'avenir. La Chine a beaucoup plus développé ses échanges avec l'Europe qu'avec la Russie. Alors qu'avec la première, ils étaient de 2,4 milliards de dollars en 1975, ils sont passés à environ 600 milliards aujourd'hui, soit environ 250 fois plus ! Avec la Russie, en 1989, les échanges stagnaient autour de 5 à 6 milliards, ils atteignent aujourd'hui 88 milliards, soit une multiplication par quinze. On verra si l'objectif de 100 milliards sera atteint, sans parler de celui des 200 milliards, chiffres à comparer avec les quelque 400 milliards d'échanges entre l'UE et la Russie et les 40 milliards entre celle-ci et les États-Unis. On verra à l'horizon 2030 comment s'articuleront les rapports entre Europe-Russie et Chine, et si le continent eurasiatique est parvenu à s'organiser de manière plus conséquente. Le chemin sera long disait Lyautey, commençons tout de suite.

Pour une Russie européenne

Comment ne pas faire sien, le titre de l'ouvrage du général Gilles Gallet, qui a été attaché de défense à Moscou au début des années 2000. Son ouvrage au sous-titre « Géopolitique de la Russie d'hier et d'aujourd'hui » ⁽¹⁶⁾ est beaucoup plus qu'un plaidoyer argumenté, raisonné pour une coopération renforcée entre

(14) *Le Figaro* du 3 mai 2016.

(15) Fondation Prospective et Innovation : *Chine et Russie : quelles stratégies ?* ; Gingko, 2016 ; 130 pages.

(16) Gilles Gallet : *Pour une Russie européenne* ; L'Harmattan, 2016 ; 188 pages.

l'Europe et la Russie. Pour mieux coopérer avec la Russie d'aujourd'hui il faut la connaître mieux, ce qui est son cas et ne pas s'en tenir à des partis pris ou des analyses trop idéologiques. On lira avec intérêt tout ce qu'il écrit sur les problèmes géopolitiques les plus actuels et les plus brûlants. Si Khrouchtchev a fait cadeau de la Crimée en 1954, c'est d'abord pour sceller l'amitié entre les deux peuples mais également aussi pour la dédommager des souffrances qui lui furent infligées durant le stalinisme, comme pour des raisons plus prosaïques d'aménagement du territoire. De même après l'accord conclu le 21 février 2014 sous l'égide des trois ministres des Affaires étrangères.

La nouvelle Russie est-elle de droite ou de gauche ?

Dans cet essai, concis et argumenté, Bruno Drweski, historien, politologue, maître de conférences à l'Inalco ⁽¹⁷⁾, s'interroge sur le positionnement idéologique, géopolitique et socioculturel de la Russie qui, si elle n'est plus la Troisième Rome, ni la patrie du socialisme, se veut encore être l'un des porte-parole les plus engagés des États en faveur de la multipolarité. La Russie, qui n'aspire plus à un statut de superpuissance, ne veut plus être classée, comme l'a fait Barack Obama, dans celle des simples puissances régionales. À l'appui de cette recherche d'un statut particulier, elle s'appuie sur sa riche histoire, sa référence constante à un idéal supra-humain, voire quasi mystique. L'auteur décrit les divers claviers, les « cinq doigts » qui renforcent la main de la Russie sur la scène internationale, à savoir l'orthodoxie, Moscou se veut ainsi le gardien des chrétiens d'Orient, notamment, en Syrie, l'existence d'une forte *diaspora* juive russe en Israël, sa communauté musulmane forte de 20 millions de croyants, ce qui lui ouvre bien des portes, notamment au sein de l'Organisation de la Conférence islamique. Le quatrième levier est celui du bouddhisme qui lui permet de se poser en concurrent éventuel du Dalaï Lama. Enfin, si le PC russe critique la politique sociale interne du pouvoir, en revanche il appuie pleinement ses orientations étrangères. Aussi, après avoir abandonné le tambour de la propagande communiste, la Nouvelle Russie peut recourir à cette symphonie, ce qui fait qu'il est difficile de dire si la Russie est de gauche ou de droite. Elle est à la fois des deux, se veut surtout souveraine, c'est-à-dire qu'elle ne dépend d'aucun autre centre de pouvoir dans le choix de ses orientations extérieures.

(17) Bruno Drweski : *La nouvelle Russie est-elle de droite ou de gauche ?* ; Éditions Delga, 2016 ; 70 pages.